

Commentaire de l'extrait de l'Énéide de VIRGILE : Une reine désespérée

Considéré comme étant le plus grand poète de l'Antiquité latine, Virgile commença en 29 avant J.C., à la demande de l'empereur Auguste, l'*Énéide*, épopée nationale des Romains, qui, imitant les chefs-d'œuvre homériques l'*Illiade* et l'*Odyssée*, raconte les aventures du héros troyen Énée, un des ancêtres légendaires de la dynastie julio-claudienne à Rome. L'œuvre, qui contient douze chants, est restée inachevée, à cause de la mort de Virgile en -19.

Dans le chant I, guidés par Vénus, mère du héros éponyme, Énée et ses compagnons découvrent, sur la terre africaine où ils sont arrivés après leur fuite de Troie en flammes, une ville splendide : Carthage. Ils y sont accueillis par la reine Didon, veuve du Tyrien Sychée, qui tombe amoureuse, malgré elle, du prince troyen.

L'extrait du chant IV que nous étudions ici comprend les vers 1 à 24 et 28-30, des hexamètres dactyliques, les vers de l'épopée. Ce passage présente un discours de Didon, en proie au tourment d'une passion naissante, qu'elle croit impossible. Nous en ferons une lecture analytique en deux axes : un aveu indirect et un dilemme fatal.

1. Un aveu indirect

a- Les circonstances de la scène

Ce chant IV commence *in medias res*. En effet, au chant I a eu lieu la rencontre entre Énée et Didon ; ensuite, dans les chants II et III, à l'invitation de la reine qui lui offre l'hospitalité, Énée raconte ses aventures et son périple pour arriver jusqu'à Carthage. Pendant son récit, Cupidon blesse Didon d'une de ses flèches et, déjà sous le charme du récit, elle tombe amoureuse du héros, mais souffre de cette situation. Au début du chant IV, comme dans une tragédie, la crise éclate, et le lecteur l'apprend par le discours de Didon.

Le personnage protagoniste est donc Didon, qui prononce, dans cet extrait, une longue tirade de dix-sept vers (vers 4 à 20). Elle s'adresse à sa sœur, *Anna soror* (v. 4 et 15), qui se montre une confidente compréhensive : *unanimam ... sororem* (v. 3) – littéralement, celle-ci ne fait qu'un seul esprit avec Didon.

La scène a lieu à l'aube : *Postera Phoebæa lustrabat lampade terras / Umentemque Aurora polo dimoverat umbram* (v. 1 et 2) Le lendemain, l'Aurore éclairait les terres de la lampe de Phébus et elle avait écarté du ciel l'ombre humide. Pour indiquer le lever du jour, Virgile, narrateur, emploie une formule empruntée à Homère, dite « épithète homérique » (Mais sitôt que parut l'Aurore aux doigts de rose) et la périphrase « lampe de Phébus (Apollon) » désigne métaphoriquement le soleil. Un tel moment de la journée pour parler de ses préoccupations révèle que Didon n'a pas dormi de la nuit (c'est pourquoi elle est dite *male sana* égarée, v. 3, et elle-même parle d'*insomnia*, v. 4), et qu'elle cherche à faire la lumière sur ses états d'âme.

Son discours contient un aveu indirect : en évoquant ce qui lui fait peur (*quæ terrent*, v. 4), elle rend hommage au héros Énée, cause de son trouble, et finalement fait part de ses sentiments.

b- La description du héros

Sans que jamais son nom ne soit prononcé dans ce passage, Énée est longuement décrit, en cinq vers (v. 5-9). De nombreux termes mélioratifs sont les indices de l'admiration de Didon pour lui. D'abord appelé « hôte » *hospes*, titre qui revêt un caractère sacré dans l'Antiquité, il est ensuite traité, par métonymie, de « visage noble » *ore ferens*, puis, plus abstraitement, d'âme vaillante (*forti pectore*) ; et cette désignation est soutenue par le champ lexical de la guerre (*armis, bella exhausta*). On relève aussi les pronoms-adjectifs : *quis, quam, quibus, quae* (v. 5-9) qui entraînent une tonalité exclamative, avec une valeur d'insistance. Virgile, qui intervient discrètement dans son œuvre, pour en rappeler le caractère littéraire, prête à Didon un jugement définitif, utilisant le présent de vérité générale : *Credo equidem, nec vana fides, genus esse deorum* Oui, je le crois, et ce n'est pas une vaine illusion, il est de la race des dieux (v. 7). Et une maxime également au présent de vérité générale et dans un vers contenant cinq dactyles, donc presque parfait, vient appuyer cette intuition : *Degeneres animos timor arguit* La crainte décèle des âmes viles (v. 8).

L'estime de Didon pour Énée est née des qualités dont il a fait preuve en racontant ses malheureuses aventures (*quibus jactatus fatis ... quae bella exhausta canebat*, v. 9) : il est courageux au-delà de la norme humaine, c'est un véritable héros, digne d'une reine. Mais c'est aussi un homme séduisant, qui a su émuvoir la femme en elle : *Solus hic inflexit sensus animumque labantem / Impulit* lui seul a fléchi mes sens et fait chanceler ma volonté (v. 17).

Qu'est-ce qui empêche alors ces deux personnages exceptionnels, ballottés, chacun de son côté, dans des mésaventures douloureuses, de s'aimer et de vivre enfin heureux ?

2. Un dilemme fatal

a- Une femme déchirée

Didon est veuve de Sychée, qui a été assassiné par son frère Pygmalion, ce qu'elle rappelle à sa sœur : *Anna, fatebor enim, miseri post fata Sychaei / Conjugis et sparsos fraterna caede penatis* Anne, je te l'avouerai, depuis le trépas du malheureux Sychée, mon époux, depuis le jour où le crime d'un frère a éclaboussé nos pénates (v. 15-16).

À cause de ce drame, elle a décidé de ne plus jamais se remarier : *Si mihi non animo fixum immotumque sederet / ne cui me vinclo vellem sociare jugali, / postquam primus amor deceptam morte fefellit / Si non pertaesum thalami taedaeque fuisset* Si je ne gardais au fond du cœur la volonté ferme et inébranlable de ne m'unir à personne par le lien conjugal, depuis qu'un premier amour m'a laissée déçue par la mort ; si je n'étais pas dégoûtée de la chambre nuptiale et de la torche (v. 10 à 13). Comme le montrent l'anaphore de **Si**, la redondance de *fixum immotumque* (fixe et non changeant) ainsi que la répétition, avec des métaphores diverses, de l'idée de mariage (*vinclo* – un lien, *thalami* – la chambre nuptiale, *taedae* – le flambeau qui accompagne le cortège des noces), cette décision de Didon est affirmée avec insistance. De plus, l'emploi de divers temps du subjonctif produit deux expressions de l'irréel : irréel du présent (*sederet, vellem*) et irréel du passé (*fuisset*), qui indiquent que la décision prise autrefois est toujours valable. Et c'est là le dilemme qui fait souffrir Didon.

En effet, la reine de Carthage a conscience d'aimer cet hôte, qu'elle ne nomme jamais, comme pour conjurer le sort. Elle reconnaît qu'il l'a séduite : *Agnosco veteris vestigia flammae* je reconnais les traces de la flamme ancienne (v.18). La sensualité de ces paroles est soulignée par les allitérations en S (*agnosco, veteris*) et en V (*veteris vestigia*) que contiennent ces vers. De plus, ce vers 18, construit sur le schéma équilibré dactyle-spondée-dactyle-spondée-dactyle-spondée, confirme l'importance, voire l'harmonie, de l'amour et, par conséquent, le déchirement de Didon. Va-t-elle « trahir » son premier mari en cédant à sa passion pour Énée ?

b- Une héroïne tragique

Le discours de Didon à sa sœur est théâtral, on l'a dit plus haut. Mais on peut ajouter qu'il est de registre pathétique, avec des accents élegiaques (puisqu'il s'agit d'une plainte amoureuse). La reine a été blessée, et elle exhale la souffrance causée par cette blessure. Un vaste champ lexical décrivant ses états d'âme confirme cela : *male sana, me suspensam insomnia terrent, deceptam morte fefellit, pertaesum, miseri Sychaei, inflexit, labantem, impulit*. L'évocation de ses malheurs passés et de sa passion actuelle provoque en elle terreur et pitié, et inspire ces mêmes sentiments à son sujet : elle est donc une véritable héroïne de « tragédie », selon la définition du genre par Aristote.

Par ailleurs, Vénus (qui veut le bonheur de son fils) incarne la Fatalité. C'est elle qui a fait arriver Énée à Carthage (*quibus ille / jactatus fatis* par quels destins il fut traversé, v. 9 où la coupe trihémimère met en valeur les deux mots), c'est elle aussi qui a demandé à Cupidon de rendre Didon amoureuse. Celle-ci avoue à sa confidente qu'elle a été sur le point de faillir : *Huic uni forsam potui succumbere culpae* c'est la seule faute peut-être à laquelle j'eusse pu succomber (v. 14). Mais elle se ressaisit, et la fin de sa tirade manifeste une fermeté nouvelle : *Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores / Abstulit ; ille habebat secum servetque sepulcro* Celui qui le premier m'unit à son destin a emporté mes amours : qu'il les garde avec lui et qu'il les conserve dans son sépulcre ! (v. 19-20). La force du serment est attestée par le subjonctif d'ordre (*servet*) et par l'allusion à la Mort (*sepulcro* est le dernier mot du discours).

Mais Énée est destiné à fonder Rome, et d'autres dieux plus puissants déjoueront bientôt les projets de Vénus, au détriment de Didon qui a peut-être déjà pressenti son Destin.

Pour conclure, on peut rappeler que Didon et Énée vont connaître ensemble un court bonheur ; mais le départ du héros amènera la reine à se suicider, sans qu'il en sache rien. Ils se retrouveront par surprise aux Champs des Pleurs dans les Enfers (chant VI) où Énée, descendu pour consulter sur son avenir les puissances divines, verra un bref instant l'ombre muette de Didon éplorée.

Cette histoire d'amour légendaire, donnant de la fondation de Rome une autre version - plus sentimentale - que celle des jumeaux Romulus et Remus, a inspiré aussi de nombreux artistes : écrivains (Ovide, Dante, Paul Scarron) et peintres (Claude Gellée dit Le Lorrain et William Turner, par exemple).